

— Oh ! s'écria Rétif, je refuse, je refuse ! plutôt la misère !

— C'est fort beau, répondit tranquillement Auger, mais, en vérité, vous en avez déjà plus que vous n'en pouvez supporter, de misère, mon cher monsieur ; vous composez péniblement des livres qui ne sont pas toujours bons ; vous gagnez peu, vous gagnez de moins en moins, et plus vous vieillirez, moins vous gagnerez ; vous avez la même redingote depuis vingt ans.—Ne dites pas non, c'est vous qui l'avez imprimé dans le *Quarantenaire* ; enfin, mademoiselle Ingénue, à qui j'offre un demi-million, n'a presque pas de robes, et, si monsieur Réveillon ne s'en était pas mêlé, elle n'en aurait pas du tout.

— Monsieur, monsieur, fit Rétif, occupez-vous de ce qui vous regarde, je vous prie.

— C'est ce que je fais.

— Comment ! c'est ce que vous faites ?

— Oui, il me regarde que mademoiselle Ingénue étant belle, soit élégante, et personne, je vous le déclare, n'aura porté la robe de soie ni précédé un petit laquais comme elle.

— C'est possible, mais je refuse.

— C'est bête !... Pourquoi refusez-vous ?

— D'abord, monsieur, vous m'insultez, et je vous jetterais cette poignée de caractères au visage si je ne manquais de T... Mais je vais appeler Ingénue, et elle vous répondra elle-même.

— Ne faites point cela, car ce serait plus bête encore. Si vous l'appellez, je vous parie une chose, c'est que je la persuade.

— Vous, vous corrompriez mon enfant ?

— Pourquoi diable croyez-vous donc que j'ai pris la peine de venir chez vous ?

— Horreur ! fit Rétif avec un geste plein de dignité.

— D'abord, continua Auger, le prince au nom duquel je parle est charmant.

— Alors, dit naïvement Rétif, ce n'est pas monsieur de Provence.

— Passons.

— Non, monsieur, au contraire, arrêtons-nous là ! Que dirait mon ami monsieur Mercier, qui m'a proclamé le plus vertueux des hommes ?

— Ah ! oui, parlons un peu de monsieur Mercier ! En voilà encore un qui est bien moral : un homme qui ne respecte rien, qui trouve que monsieur Racine et monsieur Despréaux ont perdu la poésie française, et qui fait des tragédies en prose ! A propos, avez-vous lu sa dernière production, monsieur l'homme vertu-

eux ? *Charles II, roi d'Angleterre...* Ah ! voilà qui est joli ! Corbleu ! monsieur, que vous êtes heureux d'avoir monsieur Mercier pour ami, et comme je vous envie ce bonheur-là !

— Monsieur Auger !

— Vous avez raison, notre conversation est une affaire, et une affaire sérieuse ; ne nous laissons donc pas aller à cette figure de rhétorique qu'on appelle l'ironie. D'ailleurs, réfléchissez bien, cher monsieur Rétif : je viens debonnairement vous prier de consentir à une chose qu'à la rigueur je puis parfaitement me passer de vous demander.

— Quoi ?

— Eh bien ! mais, sans doute, je vous dis que je viens de la part d'un prince, c'est-à-dire d'un homme tout-puissant. Mon prince n'a qu'à vous prendre votre fille, vous verrez si votre permission est nécessaire pour cela !

A ces mots imprudens, imprudemment lâchés, Rétif arracha son bonnet de velours de dessus sa tête, et, le foulant à ses pieds dans un paroxysme de juste colère, il s'écria :

— Me prendre ma fille !... Qu'on y vienne ! Ah ! les beaux seigneurs, les princes, les oppresseurs, les tyrans !

— La, la, la, cher monsieur Rétif, dit Auger avec un air railleur, vous tombez dans les lieux communs : tout cela a été dit et écrit quelques centaines de fois depuis Juvénal jusqu'à Jean-Jacques Rousseau, depuis Diderot jusqu'à Tacite. Prenez garde, cher monsieur Rétif, prenez garde.

— J'aime à les voisins ! cria Rétif.

— Nous vous ferons arrêter comme troublant la paix publique.

— J'écrirai contre le prince !

— Nous vous conduirons à la Bastille.

— Je sortirai de la Bastille un jour, et, ce jour-là...

— Bah ! vous êtes vieux, et la Bastille durera plus que vous.

— Peut-être ! répondit Rétif, d'un ton qui fit frissonner Auger.

— Enfin, vous refusez ce que tous nos grands seigneurs sollicitaient du temps de notre bien-aimé roi, Louis XV.

— Je ne suis pas un grand seigneur, moi !

— Vous aimez mieux laisser prendre votre fille par le premier goujat venu que de la donner à un prince ?

— La femme d'un charbonnier est plus estimable que la maîtresse d'un prince !

— C'est connu, dit Auger, et Rousseau, quand il écrivait cela dans un livre dédié à madame de Pompadour, était ce qu'il a été souvent, un horriblement bête, stupide et maussade animal. Mais, vous, voici ce qui vous arrivera : votre fille ne sera pas la femme d'un prince, et sera la maîtresse de quelque charbonnier.

— Arrière ! tentateur !

— Phrases ! Croyez-moi, consultez votre fille ; car si ce n'est pas moi, un autre l'enjôlera, et moins avantageusement, je vous jure. Je me résume donc :— Offre d'un prince — toute-puissance d'un prince, — richesses de ce prince, — qualités personnelles dudit prince, capables de séduire la jeune personne sans que j'y mette les mains, et quoique vous y mettiez les vôtres. Mystère, sécurité, fortune sans éclat ! En un mot, tout avantage, pas de regrets ni d'aventures, protection pour vos œuvres, qui ne risqueront plus d'être brûlées par la main du bourreau, pensions, distinctions, places... Voyons, s'il vous plaît de voyager...

— Rien de tout cela ne me plaît, entendez-vous ? monsieur.

— Diable ! vous êtes bien difficile ! Que voulez-vous donc ?

— Je veux que ma fille se marie honnêtement.

— C'est à quoi nous arriverons par un chemin de fleurs.

— Oh ! oh ! fit Rétif.

— Il n'y a pas de oh ! oh ! Votre fille se mariera, c'est moi qui vous en donne ma parole.

— Comment ! ma fille se mariera après que le prince l'aura déshonorée ?

— Vous vous servirez donc toujours de ce mot absurde ?

— Je m'en sers parce qu'il est le seul qui rende ma pensée.

— Eh ! mon cher monsieur, cela prouve que votre pensée est presque aussi absurde que le mot. Les bonnes grâces d'un prince du sang honorent et ne déshonorent pas, entendez-vous les demoiselles comme mademoiselle Ingénue. Or, celui-là qui ne se fut pas trouvé honoré d'épouser votre fille sans nom et sans état, sera fort honoré de l'épouser façonnée par le commerce illustre d'un grand et dotée de trente mille bonnes livres au moins. Allons, bon ! voilà que vous vous bouchiez les oreilles, comme faisaient les compagnons d'Ulysse au chant des sirènes. Eh ! mon cher monsieur, les papas et les mamans n'ont pas entendu d'autre air que celui-là durant le règne de notre bien-aimé roi Louis

XV, et ils s'y étaient parfaitement faits. J'ai vu, moi qui vous parle, entre les mains de monsieur Lebel,— que j'ai eu l'honneur de connaître dans ma jeunesse, et qui m'a donné les premiers conseils de maintien dans la vie,— j'ai vu des lettres de gentilshommes et de chevaliers de l'ordre de Saint-Louis qui lui demandaient comme une grande faveur pour leur fille d'entrer dans ce gentil couvent qu'on appelait le Parc aux Cerfs, et ils ne manifestaient qu'une crainte, c'est qu'elles ne fussent pas assez jolies pour y être admises. Eh bien ! vous, vous n'avez pas cela à craindre pour mademoiselle Ingénue, qui est charmante.

— Monsieur, dit Rétif, ce que vous dites-là est malheureusement vrai ; il y a eu pour la France une ère de dépravation pendant laquelle les grands semblaient avoir le vertige de la honte ! Oui, je sais que, quand votre prétendu roi bien-aimé, quand votre tyran Louis XV, a pris pour maîtresse madame d'Etioles dans la bourgeoisie et madame Dubarry dans le peuple, je sais que la noblesse a hautement réclamé son privilège de fournir des maîtresses au roi ; mais, Dieu merci ! nous ne sommes plus dans ces temps-là. Louis XV est mort comme il avait vécu, et nous sommes, grâce au ciel, en voie de régénération ! Cessez donc de me tenter comme vous le faites, monsieur Auger, car la tentation est inutile et ne tournera qu'à votre confusion ; et même, si j'ai une vérité à vous dire et un conseil à vous donner,— la vérité, c'est que vous faites un vilain métier, monsieur Auger,— le conseil, c'est que vous ferez bien de changer cet état contre un autre, et de devenir un honnête ouvrier, au lieu de ce que vous êtes, entendez-vous ? un instrument de perdition, de larmes et de déshonneur ! Voilà ce que j'avais à vous dire à mon tour, cher monsieur Auger ; puis il me restait à ajouter une chose, c'est que, comme vous n'avez plus besoin de rien, et que je n'ai jamais eu besoin de vous, le mieux est de nous séparer.

— Bien volontiers, mon cher monsieur Rétif, car en vérité, vous n'êtes pas plus amusant quand vous prêchez que lorsque vous écrivez ; mais notre séparation, dans les termes que vous dites, va me forcer de vous signifier une chose.

— Laquelle ?

— Une chose douloureuse.

— Dites, j'attends.

— C'est que je vous déclare la guerre.

— Déclarez.

— Et qu'à l'instar des généraux qui ont fait

des sommations à une place forte, je vous regarde dès ce moment comme bien et dûment sommé.

— Soit.

— Et, si je mets le siège devant mademoiselle Ingénue ou plutôt devant sa maison...

— On se défendra.

— Vous me faites pitié!

— Et vous, vous ne me faites pas peur.

— Adieu donc! je vais m'attaquer à la jeune fille elle-même.

— Faites.

— J'aurai des vieilles qui monteront ici.

— Je suis vieux, et nous serons vieux à vieux.

— J'aurai des commissionnaires.

— J'ouvrirai la porte moi-même.

— Le prince viendra.

— C'est moi qui lui ouvrirai.

— Eh bien, après?

— Je lui ferai honte de son amour.

— Comment cela?

— Avec des discours comme il n'en aura jamais entendu; ni vous, monsieur Auger.

Vous l'ennuieriez.

— Précisément, il s'en ira.

— Allons, vous êtes un homme d'esprit, monsieur Rétif, et il y aura du mérite à vous combattre.

— Adieu.

— Oh! non pas! au revoir, et avant peu... Tenez, écoutez ce bruit...

— Quel bruit?

— Le bruit de ce qui sonne dans ma poche.

Et, après avoir remué une poignée d'or dans son gousset, Auger en tira sa main pleine, et fit scintiller aux yeux du vieillard les reflets chatoyans du métal corrupteur.

— Voyez, dit-il, c'est ce que monsieur de Beaumarchais, — ce monsieur moral à peu près comme vous, mais qui a un peu plus d'esprit que vous, cher monsieur Rétif, — appelle le nerf de la guerre. La belle mitraille! hein?...

Et, sur cette menace, Auger sortit en ricanant.

Rétif de la Bretonne, resta debout pensif et se mordant la main.

— Il me prendra ma fille, dit-il en secouant la tête; il a raison, si ce n'est aujourd'hui ce sera demain!

Puis, levant pathétiquement les bras au ciel:

— Terrible temps, dit-il, que celui où un père est obligé d'écouter de pareilles choses de la

part d'un séducteur, sans oser mettre celui qui les dit à la porte, de peur d'être enfermé, une heure après, à la Bastille! Heureusement que mon ami Mercier prétend que tout cela changera.

Puis, au bout d'un instant:

— Voyons, se dit-il à lui-même, Ingénue est une fille sage et honnête, prévenons-la.

Il appela Ingénue, et la faisant asseoir près de lui, il lui raconta les offres si odieuses d'Auger, et ne lui cacha point les terreurs qu'elles lui inspiraient.

Ingénue se mit à rire.

Elle avait au fond du cœur l'arme qui rend forte contre toutes les séductions, un jeune et véritable amour.

— Tu fais bien la brave! dit Rétif à la rieuse enfant. Qui donc te donne tant de confiance? avec quel talisman espères-tu donc combattre et la méchanceté, et le vice, et la puissance, et le mauvais sort? Avec quelles forces repousseras-tu l'amour de ce prince, dis?

— Avec deux mots, mon père.

— Lesquels?

— J'aime quelqu'un.

— Bon! nous sommes les plus forts, alors! s'écria Rétif de la Bretonne, ouvrant sa main toujours pleine de caractère d'imprimerie, et se hâtant, tout joyeux, de placer cette phrase et ce fait dans le roman de sa vie.

XXVII.

L'INGÉNUITÉ D'INGÉNUÉ.

Tout en composant et en imprimant la phrase de sa fille, tantôt en cicéro, tantôt en petit-roman, tantôt en gaillarde, selon que les caractères s'offraient sous ses doigts, Rétif méditait cette phrase.

La méditation à laquelle se livrait le romancier, le tranquillisait beaucoup sur la participation active que pouvait prendre Ingénue aux projets d'Auger, mais en même temps elle l'inquiétait fort sur l'état du cœur de la jeune fille.

Une jeune fille, en effet, capable de dire si ingénument: « J'aime quelqu'un, » devait ne pas manquer de cette résolution à laquelle tout père de famille attache une certaine gravité.

Il en résulta que peu à peu Rétif ralentit son travail, et serrant les lèvres, gesticulant du bras droit, et faisant de temps en temps: « Hum! hum! » résolut de savoir à quoi s'en tenir, tant

sur l'amour d'Ingénue que sur l'homme qui en était l'objet.

Il revint donc trouver sa fille, qui, assise, toute pensive, près de sa fenêtre, effeuillait les rayons d'argent d'une clématite, dont la tige tremblait en dehors de la fenêtre aux premiers souffles de l'automne.

Rétif tira une chaise et s'assit près d'Ingénue, ayant préparé d'avance, pour l'entretien qu'il allait avoir avec elle, toutes les ressources de sa diplomatie.

— Mon amour, lui dit-il, — c'est ainsi que Rétif appelait sa fille, — tu sais donc ce que c'est qu'aimer, puisque tout à l'heure tu m'as dit que tu aimais quelqu'un?

Ingénue leva sur le romancier ses grands yeux bleus; puis, avec un sourire:

— Mais je crois que oui, mon père, dit-elle.

— Et comment sais-tu cela? qui peut te l'avoir appris?

— D'abord, mon père, vous oubliez que vous me lisez très souvent des passages de vos livres.

— Eh bien?

— Eh bien! dans vos livres, il y a toujours de l'amour.

— C'est vrai, dit Rétif; mais je choisis, pour te les lire, les meilleurs passages.

— Les meilleurs passages? demanda Ingénue.

— C'est-à-dire les plus innocens, fit Rétif.

— L'amour n'est donc pas toujours innocent? observa Ingénue avec une grâce qui n'avait rien d'affecté.

— Charmant! charmant! s'écria Rétif. Attends que j'écrive celui-là, ma fille: il est à la fois le pendant et le correctif de l'autre.

Et, prenant à terre un morceau de papier, il y écrivit au crayon la phrase d'Ingénue, qui s'en alla rejoindre, dans sa vaste poche, des centaines de notes du même genre, que Rétif allait chercher là au fur et à mesure de ses besoins.

Ingénue, pendant ce temps, était restée pensive.

— Tu as dit: « D'abord, mon père... » continua Rétif; il y a donc un *ensuite*?...

— Je ne comprends pas bien.

— Je veux dire que tu as donc appris autre part que dans mes livres l'existence de l'amour?

Ingénue sourit, mais garda le silence.

— Je ne sais pas si j'aimais, mon père; mais en voyant quelqu'un que je n'aimais pas, j'ai deviné tout de suite que mon cœur était à un autre.

— Tu as vu quelqu'un que tu n'aimais pas?

— Oui, mon père.

— Quand cela?

— Le soir de la fusillade.

— Et quel est ce quelqu'un?

— Un joli jeune homme.

— De quel âge?

— Mais de vingt-six à vingt-sept ans.

— Bon Dieu! s'écria Rétif, mais tu ne m'avais pas dit cela, mon enfant!

— Si fait, mon père; je crois vous avoir dit que, séparée de vous, perdue dans les carrefours, tremblante de peur, j'avais accepté le bras d'un inconnu qui m'avait reconduite.

— Hélas! hélas! que de jolis jeunes gens dans nos petites affaires, ma pauvre Ingénue!

— Ce n'est pas ma faute, mon père, dit naïvement la jeune fille.

— Non, assurément, mon enfant, ce n'est point ta faute... Un joli jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans... élégant.

— Très élégant, mon père.

— C'est cela... De beaux yeux, grand, mince, la lèvre inférieure un peu pendante?

— Je ne saurais vous dire.

— Rappelle tes souvenirs.

— Je crois que oui.

— C'était le prince!

— Ah! probablement, s'écria Ingénue.

— Pourquoi cela, probablement?

— Parce qu'il m'a dit, en me rassurant (j'avais été effrayée par la présence d'un homme qui nous suivait), parce qu'il m'a dit: « Ne craignez rien: cet homme est à moi! »

— Des embûches! des pièges! s'écria Rétif. Hélas! ma maison a perdu son repos!... Oh! les grands! Oh! le peuple! Oh! la liberté!... Voyons, à présent que tu m'as parlé de celui que tu n'aimes pas, parle-moi de celui que tu aimes.

— Mais vous savez bien celui que j'aime, mon père.

— N'importe, nomme-le-moi toujours.

— C'est monsieur Christian.

— Je m'en doutais, murmura Rétif.

Et il laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

En effet, le pauvre romancier était fort embarrassé pour diriger dans la voie qu'il voulait lui voir suivre, le roman commencé de sa fille.

Il se retrouvait dans la situation où il s'était vu sur le quai, quand le jeune homme était tombé, c'est-à-dire dans l'indécision de savoir s'il contera ou non à Ingénue le malheur qui était arrivé à son amant.